

gisait son protecteur, le pauvre Samoa se désolait : il guettait les moindres signes du malade et demeurait des heures entières à son chevel, priant la bonne Mère du Ciel qu'elle sauvât son ami.

Le missionnaire ne mourut point, mais il avait en quelques jours vieilli de dix années. Brisé, tremblant, sans forces, il dut, avec un grand déchirement de cœur, renoncer à l'apostolat.

Un jeune confrère tut désigné pour continuer son œuvre, et le retour en France fut résolu. Mais Samoa ! Le laisser en Océanie ? Il serait capable d'en mourir. Lui, d'ailleurs, aimait cet enfant. D'autre part, l'emmener en France ? Le Père n'avait point de fortune : qui se chargerait de l'orphelin ?

— Il me suivra, se dit enfin le Père ; les âmes généreuses ne manquent pas chez nous ; et d'ailleurs le bon Dieu y pourvoira.

Quelques semaines plus tard, un prêtre à cheveux blancs, le visage émacié, la taille voûtée, tremblant de fièvre, montait, en compagnie d'un enfant, à bord du « Saint-Colomban. » navire en partance pour le Hâvre. Lorsque le capitaine eut donné le dernier signal et que, semblables à des ailes d'oiseau marin, les voiles se furent gracieusement arrondies sous la brise, le vieillard, tourné vers la rive fit un signe de croix et s'essuya les yeux. L'enfant battit des mains. Le premier quittait, pour ne plus revenir, une terre où vingt ans de sa vie s'étaient dépensés pour Dieu ; il y laissait son cœur. Le second voyait au bout du voyage le suprême bonheur de la première communion, la blanche hostie où demeure Jésus.

La prem ère partie du voyage se fit dans d'excellentes conditions. Le « Saint-Colomban » filait comme une mouette. La mer était calme et le ciel pur.

Un vieux matelot du pays d'Amor, Yvon le Brez, solide chrétien et brave cœur, s'était pris d'affection pour l'enfant, et celui-ci, d'abord effarouché par la figure bronzée et la rude voix du marin, s'était vite apprivoisé. Ce fut bientôt une paire d'amis. Quand la manœuvre le permettait, ils s'asseyaient l'un près de l'autre sur des paquets de cordages. Le vieux loup de mer entamait alors, d'une voix qui savait prendre les inflexions caressantes, de longs et pittoresques récits. Il disait les gloires de la bonne Madame Sainte-Anne qui sauve parfois les marins en péril, la légende fleurie de Saint-Guénolé et les contes naïfs et mélancoliques qu'on murmure, les soirs d'hiver, aux chaumières bretonnes. L'enfant ouvrait de grands yeux au récit de toutes ces merveilles. puis à son tour il parlait. Le bon matelot écoutait patiemment et parfois s'attendrissait.

— Toi, petit moussaillon, disait-il en lui tapotant doucement les joues de sa main cailleuse, toi, petit moussaillon, tu feras un fameux marin du bon Dieu et tu navigueras toutes voiles dehors au Paradis.

La traversée se continuait donc paisible, quand, un matin, le ciel